

Galleries & musées



Coup de cœur

• Mannequin d'artiste, Mannequin fétiche

Des icônes au musée

- Edith Piaf
- Les Tudors
- Le Corbusier

Dossier spécial

DU STREET-ART À HUIS CLOS

PROGRAMME
des meilleures expositions

DU STREET-ART AUX GALERIES

Quand l'art urbain s'expose à huis clos





ARDPG, *Ceci n'est pas du graffiti*, 2014, technique mixte, pochoir inversé sur toile, 100 x 100 cm, © ARDPG - Galerie Artelle

MOUVEMENT ARTISTIQUE MAJEUR DE LA FIN DU VINGTIÈME SIÈCLE POUR LES UNS, SIMPLE PHÉNOMÈNE DE MODE POUR LES AUTRES, L'ART URBAIN CONQUIERT LENTEMENT MAIS SÛREMENT LE MARCHÉ DE L'ART. NON SANS QUELQUES DIFFICULTÉS NI CONTRADICTIONS...

Pas une semaine sans qu'un nouvel événement estampillé « street art » ne voie le jour. Au printemps 2015, se succèdent l'exposition *Pressionnisme* à la Pinacothèque, *Sur les murs, 50 ans d'art urbain à Paris* au Crédit municipal, *Oxymores* au Ministère de la Culture et le *Street festival* à La Villette. Cet intérêt des institutions pour un mouvement esthétique foisonnant et longtemps marginalisé fait pendant au dynamisme des galeries qui le représentent. Alors qu'elles se comptaient il y a peu sur les doigts d'une

main, leur nombre a crû singulièrement au cours des cinq dernières années – attestant de la vitalité d'un marché porteur et encore accessible.

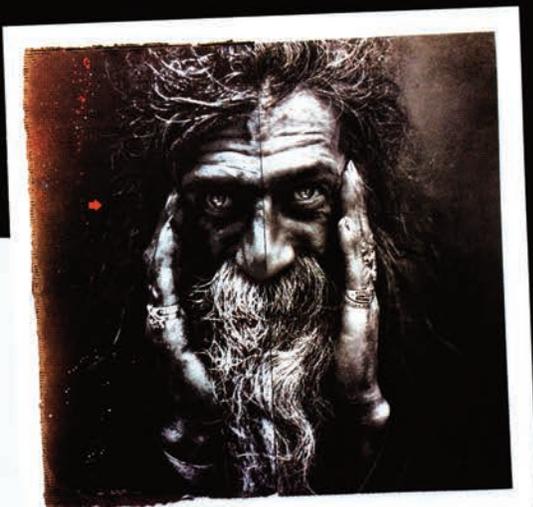
« L'art urbain est un mouvement international et fédérateur, explique Mathilde Jourdain, cofondatrice de la galerie Mathgoth. Surtout, il a bénéficié grâce à Internet de moyens de diffusion sans précédent. Pour les collectionneurs de 40 à 45 ans, il fait partie de leur environnement quotidien. ».

DE LA RUE À LA GALERIE

Aussi souhaitable soit-elle pour des artistes ayant une longue pratique et un désir légitime de voir leur travail reconnu, la **commercialisation de l'art urbain** ne va pourtant pas sans questionnements ni contradictions. Non seulement ce mouvement demeure largement illégal malgré un climat de relatif laisser-faire, mais il s'est toujours offert gratuitement à la rue, adoptant des supports par définition non commercialisables et des techniques liées aux particularités du contexte (nécessité de faire vite et bien, d'échapper à la police, etc.). D'abord conçue comme un jeu avec la ville, l'intervention en milieu urbain peut **difficilement se retranscrire dans l'espace étroit de la toile**. « *L'immédiateté, la violence des interventions sur mur n'ont pas de sens dans l'atelier* », résume **Laura de Pontcharra** de la galerie **Lazarew**. Par ailleurs, le graffiti tel qu'on l'entend désigne le fait d'apposer son nom pour marquer son territoire, sans forcément qu'il y ait là une volonté de

faire œuvre. *Beaucoup de graffeurs s'essaient à la beauté d'un lettrage, mais n'ont pas vocation à être des artistes contemporains.* ».

La bascule d'un univers à l'autre est d'autant plus compliquée que **les critères de légitimation de la rue** diffèrent de ceux de **l'art contemporain**. En effet, le **street art** et le **graffiti** se jaugent en fonction de critères qui excèdent largement le cadre esthétique, et portent sur la capacité de l'artiste à prendre des risques, à déjouer les interdits, à aller là où personne ne va. Dans ces conditions, les artistes adoubés par le marché ne sont pas toujours ceux que la rue estime et admire : « *l'aura des artistes dans la rue ne touche pas forcément les collectionneurs*, résume **Mathilde Jourdain**. *Les artistes dont les interventions urbaines ont le plus marqué les esprits ne sont pas toujours ceux qui atteignent des prix élevés dans une vente aux enchères...* ».



Jet Aérosol + Lee Jeffries (pièce réalisée à 4 mains), sans titre, 2015.
120 x 120 cm, Pochon sur carton + Tirage photo, Prix : 9000 euros



RIME à l'œuvre en résidence à la Galerie Wallworks, Paris, mars 2015, © Alain Smilo

TRAVAILLER DIFFÉREMMENT

Dès lors, comment **exposer en galerie** ce qui échappe en grande partie à son univers et ses codes ? « *Toute la difficulté pour les artistes est de transcrire la créativité de la rue, où il n'y a pas de limites*, explique **Claude Kunez, fondateur de la galerie Wallworks**. *Ceux qui réussissent à exposer en galerie sont ceux qui font la part entre l'intérieur et l'extérieur. Certains artistes font des choses sublimes en extérieur et ne donnent rien sur toile.* »

Pour palier les difficultés d'une transposition de l'univers de la rue à celui de la galerie et accompagner les artistes, beaucoup de marchands en viennent à éprouver de nouvelles modalités de création et d'exposition. En prélude à un **solo show de RIME**, graffeur new-yorkais, à la **galerie Wallworks**, Claude Kunez a ainsi transformé **l'espace en atelier** pendant deux mois pour donner à l'artiste un cadre inspirant.

D'autres, comme **Mehdi Ben Cheik** de la **galerie Itinérance**, multiplie les événements *street art* dans l'espace urbain – à commencer par la **Tour Paris13**, véritable plébiscite public. « *Les événements en espace public permettent de conquérir un nouveau public, et de faire en sorte que cet art soit apprécié* », assure Claude Kunez.

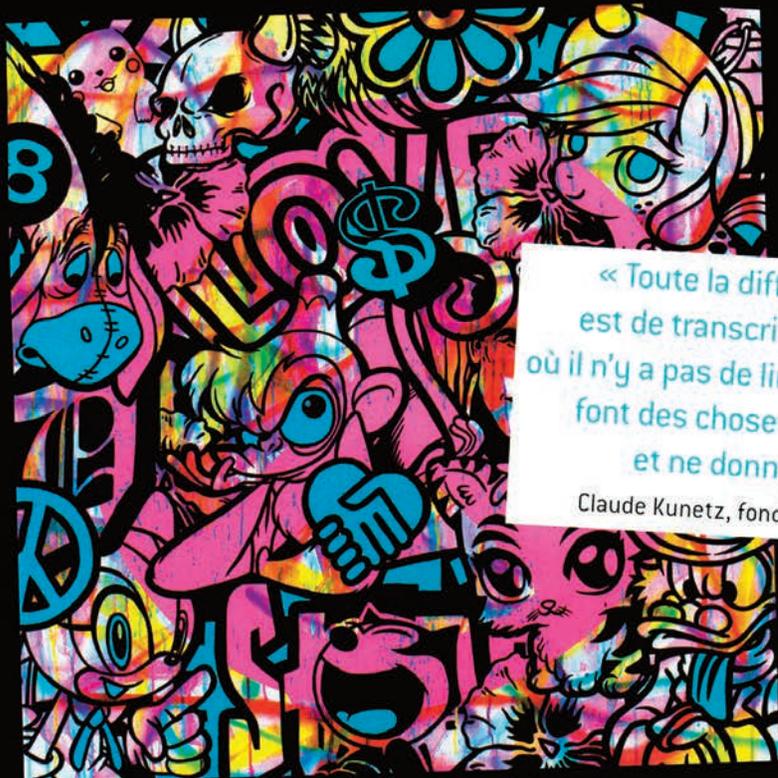
Côté artistes, **le passage à la galerie** peut aussi être l'occasion d'expérimenter des supports et techniques distincts, sinon antithétiques, de l'univers de la rue. Les œuvres de **Shaka**, que défend la **galerie Lazarew** en sont un exemple parmi d'autres : « *Chacune de ses toiles nécessite entre un et deux mois de travail*, décrit Laura de Pontcharra. *On y retrouve le côté violent des sujets, les couleurs et les lettrages de la rue, mais dans le cadre d'un travail minutieux d'atelier, avec une technique classique : la peinture à l'huile.* »

UNE ESTAMPILLE NÉCESSAIRE ?

Dès lors que le passage à la galerie offre à beaucoup d'artistes l'occasion d'embrasser d'autres modalités de création, **pourquoi continuer à désigner leur travail sous l'étiquette d'art urbain ?** « *Quand j'ai commencé à dessiner sur toile en 1992, le terme street art n'existait pas, rappelle DTone, exposé à la galerie Jacques De Vos. Dans street art, je ne retiens que art, pas street. Pour moi, je fais de l'art contemporain.* »

Pourtant, il n'est pas certain que les artistes ayant commencé dans la rue puissent encore se passer totalement de cette estampille accrocheuse. « *L'étiquette « art urbain » est un gage pour les collectionneurs, reconnaît Mathilde Jourdain. Certains artistes ont tenté de s'en affranchir pour se présenter comme artistes contemporains. Les acheteurs n'ont pas suivi.* »

Déjà en 1983, à l'occasion de l'exposition **Post-graffiti** chez Sidney Janis, le critique d'art Arthur Danto constatait combien une telle dénomination était nécessaire pour **légitimer le travail sur toile des graffeurs**. Il semble que rien n'ait vraiment changé de ce point de vue-là. La capacité à s'affranchir de l'étiquette « art urbain » est pourtant un enjeu crucial pour un mouvement en pleine **officialisation**, et qui se voit confronté à des curateurs et des collectionneurs rompus à l'art moderne et contemporain et susceptibles de lui appliquer leurs critères d'appréciation habituels. « *Un tri va certainement s'opérer dans les années à venir, prédit Laura de Pontcharra. Il privilégiera sans doute les artistes qui prennent la rue comme point de départ mais vont ailleurs. Ce sont à mon sens les plus intéressants...* ».



« Toute la difficulté pour les artistes est de transcrire la créativité de la rue, où il n'y a pas de limites. (...) Certains artistes font des choses sublimes en extérieur et ne donnent rien sur toile. »

Claude Kunez, fondateur de la galerie Wallworks.